

n°1 - à préparer comme pour une colle

Young men in Mexico say the US no longer offers them a better future

Mexico would have made the better future across the border is

"For years, we dreamed of America, but now that dream is no good," says 18-year-old Pedro Morales, sitting in the elegant Spanish colonial square of Comala under the shadow of the spectacular Volcan de Fuego. "There are no jobs and too many problems. We don't want to go."

In an historic shift, the tide of immigration from Mexico to the US has stalled. Villages that were empty of young men are now full. A report published by the Pew Hispanic Center this week confirmed what was already anecdotally clear: the largest wave of immigration in US history has stalled and is now close to slipping into reverse.

Between 2005 and 2010, 1.4 million Mexicans immigrated to the United States, less than half the number that migrated between 1995 and 2000. At the same time, the number of Mexicans who moved to Mexico over the same period rose to 1.4 million, double the number over the previous five years.

Other research groups in the field say the narrowing gap in wages and relative costs of living between Mexico and the US, as well as improving education standards in Mexico, has tipped the calculation back.

"The great migration of the past five decades has been slowing for a decade," says Doug Massey, founder of the Mexican Migration Project at Princeton University. "We've been at a point of stasis since 2009."

On the US side, election year tough-on-immigration rhetoric has obscured the subtleties of the US-Mexico relationship.

But in Mexico, increased border controls on the US side, as well as controversial anti-immigrant legislation passed in states like Alabama and Arizona, are only overt signals that the US may have entered a period of sustained hostility toward its southern, economically vital neighbour.

Potential migrants say the border is not itself a dissuading factor, but racial discrimination and hostility, efforts to deny employment, education and healthcare are, as is increased exposure to arrest and deportation.

"The reason they're coming home is because they have no options, no papers, and the laws are more aggressive," says Fernando Morett, a shopkeeper in the coastal town of Chiutlan. "It's complicated, and people are debating it. If they don't have friends in the US and they have to pay to cross the line, it's not worth it."

For Mexicans already in the US, the decision to return is still fraught with uncertainty. "But at least here they have the option of food and shelter, and they suffer less than in the US," says Morett.

The turnaround is striking. While studies that show migrant workers are net economic contributors and form the bedrock of construction, farming and catering during boom years, there is evidence the crackdown is creating a new underclass.

"It's a huge drag on social and economic mobility in the country if you've got no rights whatsoever," says Massey. Economic improvement in Mexico and across Latin America, coupled with declining fertility rates (from an average of seven children in 1960 to just over two now) suggests the region may soon no longer have a surplus workforce.

Further, the hardened US attitudes toward foreigners is keenly felt. Cesar Castellano, a taxi driver waiting for a fare in Comala, describes how his brother worked eight years at the same California restaurant.

"One morning the police came and searched everyone. He had no papers so they took him to the border at Tijuana. They wouldn't let him see his family or collect his things. The restaurant gave him nothing. Now he's working in construction here."

n°2 résumé oral et thème suivi

Etats-Unis La famille métissée : Irlandais de deuxième génération, Edward a rencontré sa « Latina black » à l'université

Le Monde - Article paru dans l'édition du 21.10.11

L'*American dream*, Marianela Peralta l'a vécu et peut-être représente-t-elle aussi l'Amérique de demain. Fille d'une immigrée dominicaine, élevée à New York par sa grand-mère, qui n'avait pas dépassé le CM2 mais croyait à l'éducation, elle a eu la chance de faire ses études dans un lycée «mélangé». De là, elle a gravi les échelons : la faculté de droit de Georgetown, à Washington, l'une des plus réputées du pays, un poste au bureau de procureur fédéral du district de Columbia, une position d'associée dans un cabinet d'avocats. Aujourd'hui, elle est à la direction juridique du groupe Hilton.

Si les familles blanches ne rêvent plus, les Latinos y croient encore. Selon un sondage de mai 2011 publié par le *National Journal*, les non-Blancs sont désormais plus optimistes que les « Anglos ». Les minorités, il est vrai, continuent à grimper l'échelle sociale. Au cours des dix dernières années, 1,7 million de Latinos ont rejoint la classe moyenne alors que 1,5 million de Blancs se sont appauvris, selon le Projet pour la mobilité économique du Pew Research Center.

Marianela, 43 ans, a rencontré son mari, Edward McCormack, à l'université. Un Irlandais de la deuxième génération par sa mère, également d'ascendance irlandaise du côté de son père. Edward est professeur de théologie dans un séminaire de Washington. Le couple habite une maison de quatre pièces à Silver Spring, dans le Maryland, une banlieue assez mélangée, et ils n'y sont pas le seul couple mixte.

Perspective biraciale

Nina et Julia, leurs filles, préfigurent l'Amérique de demain. Quand la famille remplit le formulaire du recensement, raconte Marianela, elle coche la case « Latino », plutôt que « Caucasien » (blanc). Mais c'est autant par inclination que parce que « ça peut aider » à une meilleure prise en compte de la communauté hispanique, dit-elle. « Je suis une *Latina black*, ajoute-t-elle. *Les Latinos ne me reconnaissent pas, tant que je ne parle pas espagnol.* » Le couple élève les enfants dans une perspective biraciale. « *Le fait est qu'elles sont brunes, dit la maman. On en discute.* »

Selon le recensement 2010, les Etats-Unis comptent 50,5 millions d'Hispaniques (une augmentation de 46 % en dix ans), soit 16,3 % de la population. Au cours des dix dernières années, ils ont assuré plus de la moitié de la croissance de la population du pays. Une population jeune : les Latinos représentent 23 % des moins de 17 ans.

« *Jusqu'à ce que j'aie au lycée, je ne savais pas que je faisais partie d'une minorité, dit Marianela. Tout le monde parlait espagnol.* » Ses filles font du violon, du jeu de crosse (sport en vogue dans les écoles huppées). Elles vont en camp de vacances à Martha's Vineyard. « *Je n'ai jamais eu l'argent pour faire tout cela, dit Marianela. Mais malgré tout, j'ai eu la chance d'avoir accès à une éducation de qualité. Contrairement à d'autres sociétés où il n'y a pas de mobilité, aux Etats-Unis, on a la possibilité de réécrire le script.* »

Corine Lesnes

Un monde de plus en plus petit

" (...) Vous est-il jamais arrivé, en discutant avec des inconnus, de découvrir que vous aviez en réalité des amis communs ? Et de vous exclamer alors en chœur : " Comme le monde est petit ! " (...)

Il revient au psychologue américain Stanley Milgram d'avoir tenté pour la première fois de résoudre scientifiquement ce que lui-même a appelé le " problème du petit monde ". A la fin des années 1960, il élabore l'expérience suivante (...) De cette expérience et de quelques autres, il était possible de conclure que pratiquement tous les Américains étaient reliés les uns aux autres dans un vaste et unique réseau de relations d'interconnaissance, et que la distance moyenne entre deux Américains quelconques devait être d'environ six " liens ". Et à l'échelle de la planète entière, des modélisations et des simulations sur la base de ces résultats ont ensuite permis de faire l'hypothèse qu'il suffisait d'une dizaine de liens pour mettre en relation n'importe quel habitant de cette planète avec n'importe quel autre.

Mais cette " hypothèse du petit monde " restait encore une hypothèse, formulée à partir d'un petit échantillon, et elle commençait à dater... (...) Une étude très récente, basée non plus sur un échantillon, mais sur l'analyse exhaustive des 69 milliards de liens entre les 721 millions d'individus qui se sont connectés à Facebook en mai 2011, vient de valider définitivement l'hypothèse de Milgram. (...) Ensuite, elle permet d'établir que la distance moyenne entre deux utilisateurs choisis au hasard dans le monde entier est de 4,7 liens (ou 3,7 intermédiaires), et de 4,3 liens s'ils sont américains, soit presque deux liens de moins que dans l'expérience de Milgram.

Ce qui a raccourci les chemins relationnels, c'est, notamment avec Facebook, le développement des liens " faibles " entre individus socialement plus différenciés, des liens de connaissance plutôt que d'amitié, en supplément des liens " forts " qui unissent traditionnellement les familles et les communautés fermées. Et l'ajout de ces liens faibles est favorable à l'intégration, à la cohésion sociale, aux mobilisations protestataires (voire aux révolutions), à la démocratie, à l'égalisation des conditions... Notre monde a rétréci, et c'est une très bonne chose !"

Pierre Mercklé

Sociologue, Ecole normale supérieure de Lyon - Chier du "Monde" 25 août 2012

n°4 résumé oral et **version**

Councils set to invest in charity-run food banks to help families in crisis

- Patrick Butler, social policy editor - The Guardian, Tuesday 21 August 2012

Local authorities are preparing to invest in charity-run food banks to cope with an expected deluge in demand for crisis help from low income families hit by welfare cuts, raising the spectre of depression-era US "breadlines".

Cuts next year to the social fund, which provides emergency aid to vulnerable people, mean that from April 2013 many councils will no longer be able to provide cash help to applicants. Instead they will offer "in kind" support such as referring clients to food banks and issuing electronic food vouchers.

The move, which is being considered by both Labour and Conservative councils as well as the Welsh government, will for the first time build voluntarily donated food distribution into mainstream welfare provision, and will be regarded by critics as a dramatic substitution of the state's obligations in favour of ad hoc voluntary assistance for the state's obligations.

There has been rapid expansion in food banks over the past two years in response to growing numbers of people unable to feed themselves or their families as a result of rising living costs, shrinking incomes and welfare benefit cuts.

The vast majority of food banks do not currently receive direct state funding, and are regarded by ministers as exemplars of the "big society" approach to social problems. They are volunteer-run and exist on public food donations sourced through churches, companies, schools and public "bin collections" organised outside supermarkets.

Labour-run Lambeth council in south London said it was seeking to invest cash to build capacity in two local food banks to help it cope with a "frightening explosion" in crisis need at a time when its resources were rapidly diminishing.

Lib Peck, the council's cabinet member for regeneration and housing, said: "It's absolutely not a road any of us feel happy about going down. It's reminiscent of 1930's USA. But we have to provide for as many people as possible."

The Labour MP for Bristol East, Kerry McCarthy, said it would feel as if a "line had been crossed" if the state were to start funding food banks as a way of addressing unmet welfare need.

She said: "People should be able to feed themselves without having to go to a food bank. Food bank growth is phenomenal, but if it becomes a mainstream part of welfare provision something has gone awry. We should be discussing the underlying problems, rather than sticking plaster solutions."

But many Conservative-run local authorities will welcome the move to provide local crisis assistance, which ministers say go "to the heart of localism and the big society agenda."

Chris Mould, the executive chairman of the Trussell Trust, a Christian charity which runs Britain's biggest food bank network with more than 200 local branches, said it had been approached by the Welsh government and a number of local authorities in London to discuss "deliverable and practical" emergency food assistance part-funded by the social fund.

The trust did not object to taking state funding in principle, he said. Its food banks were already helping thousands of people referred to them by councils and welfare advisors after being turned down for crisis loans.

But Mould said the move could be risky for the charity, which was not designed to provide large scale welfare assistance. He was also concerned that the public would be less likely to give food if the trust was seen to be delivering a service regarded as the responsibility of the state.

The government spent £230m on crisis loans in 2009-10. But under the Welfare Reform Act, responsibility for administering this spending will be devolved to 150 English councils. They will share a pot of money set at 2005 budget levels – which could be less than half the 2009-10 figure. That money will not be ringfenced – meaning that councils can spend it on other services if they

wish.

Liz Dowler, professor of food and social policy at the University of Warwick, said: "Despite their apparent 'win-win' appeal to some councils, foodbanks conceal realities of poverty and hunger. They let the state off the hook from their obligation to ensure all have the means to live."

A Welsh government spokesman said: "We are committed to do all we can to mitigate the impact of the UK government's benefit changes to Wales and are determined that any future arrangements for the social fund in Wales support our commitment to tackling poverty."

n°5 - synthèse et commentaire, comme pour une colle

Company plots to profit from food crisis

Rupert Neate Guardian - 21 Aug 2012

The head of Glencore's food trading business has said the worst drought to hit the US since the 1930s will be "good for Glencore" because it will lead to opportunities to exploit soaring prices.

Chris Mahoney, the trader's director of agricultural products, who owns about pounds 500m of Glencore shares, said the devastating US drought had created an opportunity for the company to make much more money.

"In terms of the outlook for the balance of the year, the environment is a good one. High prices, lots of volatility, a lot of dislocation, tightness, a lot of arbitrage opportunities [the purchase and sale of an asset in order to profit from price differences in different markets]," he said on a conference call yesterday.

Mahoney said Glencore, which yesterday reported pre-tax profits of \$2.2bn (pounds 1.4bn), would be able to exploit the drought to its advantage, especially after its takeover of Canadian grain trader Viterra.

The blistering heat in the US has destroyed 45% of the corn and 35% of the soya bean crop, pushing the price of the commodities to record highs. Overall global food prices rose by 6% in July, according to the UN.

The drought is so severe that G20 nations are considering holding a crisis summit. The last severe food crisis, in 2008, sparked riots in cities from the Caribbean to the far east. The United Nations food agency warned this month that "there is potential for a situation to develop like in 2007-08." Abdolreza Abbassian, senior economist and grain analyst at the UN's Food and Agriculture Organisation, told Reuters: "There is an expectation that this time around we will not pursue bad policies and intervene in the market by restrictions, and if that doesn't happen we will not see such a serious situation as 2007-08. But if those policies get repeated, anything is possible."

Raj Patel, an expert in the global food trade and former UN employee, said Glencore and other multinational food traders were in a "fine position to make money from a crisis because they've pushed for an international economic system that relies on them".

"They [Glencore] are millionaires making money from other people's misery caused by the drought," he said. "It's the sad fact of how the international food system - that they pushed for and our governments gave to them - works.

"It's unsurprising that a crisis is a revenue generator."

Oxfam has called on governments to intervene in the international food system to relieve the pressure on poor people in developing countries.

"These latest [food price] figures prove yet again that there is something fundamentally flawed in the way we produce and distribute food around the world," said Hannah Stoddart, Oxfam's head of economic justice policy. "For too long our leaders have stood by, while up to a billion people go hungry." Jeremy Grantham, of asset management firm GMO, has warned: "We are five years into a severe global food crisis that is very unlikely to go away."

Glencore has previously attracted attention by selling more than pounds 50m worth of wheat to the World Food Programme.

Being in a gang is an addiction like any other

I was weaned off gang culture and I believe I know how others can be too, says **Karl Lokko**

- Karl Lokko - The Guardian, Tuesday 21 August 2012

I am a man from south London, 22 years of age and determined to make a change. I've had a very shady history and my addiction almost destroyed my life. It saw me under-achieving in school, it perverted my moral compass, it resulted in the deaths of many of my peers, and the list goes on. You've probably put me in the bracket of a former drug addict, or an alcoholic.

But my addiction was to gang culture. And like so many addictions it started out as nothing more than a pastime: recreational, it was a way to socialise with other boys. It started fairly innocently, throwing eggs at windows and playing knock down ginger, then progressed to shootings, gang rivalry and dealing drugs. I know that sounds a big jump, and I'm not for a second saying that everyone who throws a few eggs will grow up to become a gang member. I'm just trying to illustrate how innocently it starts for so many, including myself.

By 18, I was addicted to the lifestyle of being a gangster. The money, the power and the status it gave me among young men on my estate in Brixton. The downside was that I had been shot at more times than I've had birthday parties, I'd been cut on my face, almost blinded, and butchered in my back. I was living life every day with a pool of negative ambition perverting my potential. My prospects were getting bleaker and bleaker, until a courageous woman on my estate whose son was also a member of my gang opened her home to me and several others who were caught in the net she called gangsterism.

Her name was Pastor Mimi and she ran a local church in the area. She never condemned us. She acknowledged that we were lost children who needed direction. Her home became our refuge; she would engage with us, counsel us, and helped us to identify that our true enemy was not our rivals from another estate but the ideology of gangsterism. This did not happen overnight. It took, time, effort, love and a strategy. She sparked a small flame of change in us that she fanned over a two-year period by challenging and dethroning the notion of gangsterism in our minds. The six of us who lived in the house and underwent her treatment have all been reformed. We are trying to help others in our community who are where we've been. In doing so, we're becoming assets, not liabilities, to society.

For some that would be the happy ending, but for us it is only the beginning. There are clinics for rehabilitating drug addicts, alcoholics, and even sex addictions. Like any addiction, those who are addicted can see that the lifestyle they are leading is self-destructing but are almost powerless to change their circumstances. We now possess a formula that has been proven to help young men who are addicted to being in gangs.

The rehabilitation model developed by Pastor Mimi is that of a therapeutic community rehabilitation centre. It is a unique and effective way of dealing with gangs. The police are doing their job arresting gang members who break the law but gang-related crime is still a major issue because the ideology remains unchallenged. So much taxpayers' money is used to incarcerate youths convicted of gang-related crimes. But prison is not the solution. A fraction of the money spent on detaining young people for gang crime could be used instead to set up a centre to rehabilitate them by mirroring the process I underwent under Pastor Mimi's roof.

On Wednesday night, Pastor Mimi and I are taking the first step to setting up the first gang rehabilitation centre in the UK. I was chosen as the August winner of Ideas for London, an Artangel competition in association with the London Evening Standard, which has given me the opportunity to host a dinner with politicians, community leaders and youth justice experts in order to put together a plan of action. A gang rehabilitation centre is a necessary and overdue step towards ending the epidemic of gangs on our streets.

L'aventure spatiale, antidote de la crise

LE MONDE | 05.08.2012

C'est un enfant de 6^e qui a trouvé son nom, dans un concours organisé par la NASA pour baptiser le robot de la mission la plus complexe, la plus importante et la plus chère - 2,5 milliards de dollars - jamais entreprise sur Mars : Curiosity.

Curiosity définit merveilleusement la quête infinie des explorateurs américains de l'espace, qui n'ont jamais cessé de repousser les frontières du savoir.

Cette nouvelle mission, fruit de près de dix ans de développement, est à la hauteur des grands programmes qui ont marqué l'histoire de la NASA, les fusées Apollo, la station spatiale ou la navette spatiale. Jamais un robot aussi compliqué n'a été envoyé hors de la Terre. Jamais autant d'instruments scientifiques et d'outils n'ont été embarqués.

Lundi 6 août à 7 h 31, heure française, si tout se passe bien, c'est un véritable laboratoire sur roues qui fera son "amarissage", au terme de ce que les Américains appellent "*sept minutes de terreur*", la séquence de tous les dangers, celle qui sépare l'entrée dans l'atmosphère martienne et l'arrivée au sol. Ce robot est capable de nettoyer, de creuser la roche, de prélever des bouts de terre martienne, de les chauffer, de les analyser. Il permettra de savoir si ces bouts de Mars prélevés contiennent des pépites telles que des molécules carbonées, traces d'un reste de vie sur cette planète, dans laquelle certains voient une "*Terre oubliée*".

Piloter un robot à distance, explorer une région inconnue, identifier, peut-être, un reste de vie martienne sont autant de rêves qui continuent de faire fantasmer les amoureux de l'espace. S'il y a eu vie sur Mars, même si elle remonte à quatre milliards d'années, quelle vie a pu apparaître ? Serait-elle différente de celle sur Terre ? Ira-t-on jusqu'à voir des fossiles de bactéries ?

Les sites martiens, explique l'astrophysicien Jean-Pierre Bibring interrogé par nos spécialistes, "*donnent accès à une ère déterminante de l'évolution des planètes*". C'est l'occasion unique de comprendre les premières étapes de la naissance de la Terre, car les roches qui seront étudiées n'existent plus sur Terre.

Curiosity est aussi une formidable aventure humaine. Des chercheurs qui travaillent depuis dix ans sur ce projet vont, une fois le robot posé sur Mars, l'étudier pendant plus de deux ans, 24 heures sur 24. Chaque jour, ils auront des analyses à déchiffrer, des décisions à prendre, des arbitrages à rendre pour envoyer les instructions au robot. Six cents personnes se relaieront pour le piloter à distance ; 350 discuteront des objectifs scientifiques quotidiens.

C'est donc une mission technologique de très haut niveau, portée par des questions fondamentales sur la compréhension des origines de la vie, qu'il faut saluer. Dans une période dominée par le doute sur le modèle occidental, la crise et les restrictions budgétaires - qui visent également la NASA -, on ne peut que se réjouir de cette capacité persistante à innover des acteurs de la conquête de l'espace. De la réussite de cette mission dépendra la suite de l'aventure. Alors, bon voyage, Curiosity !

Le médiatique repentir d'un climato-sceptique américain

LE MONDE | 31.07.2012 - Par Stéphane Foucart

Avant de travailler sur le climat, Richard Muller attirait l'attention en contestant la réalité du changement climatique. Maintenant qu'il y consacre des recherches, le physicien touche-à-tout, professeur à l'université de Californie à Berkeley, attire à nouveau les feux de la rampe : il a changé d'avis. "Je suis un sceptique converti", clame-t-il dans une longue tribune publiée, samedi 28 juillet, dans le *New York Times*.

Ce revirement tient aux derniers résultats d'un projet de recherche modestement baptisé BEST (pour Berkeley Earth Surface Temperature), conduit depuis deux ans par le physicien, et financé par les milliardaires Charles et David Koch, patrons de Koch Industries et financiers du très climato-sceptique Tea Party.

Pour MM. Koch, l'intérêt était de contrer la science climatique. Le projet vise en effet à compiler toutes les mesures météorologiques disponibles et d'en extraire l'évolution récente de la température terrestre – travail déjà effectué de longue date par trois laboratoires différents. L'ambition de M. Muller était non seulement de vérifier leurs analyses, mais aussi d'aller plus loin, en retraçant l'évolution des températures depuis le milieu du XVIII^e siècle.

Le Monde.fr a le plaisir de vous offrir la lecture de cet article habituellement réservé aux abonnés du Monde.fr. Profitez de tous les articles réservés du Monde.fr en vous abonnant à partir de 1€ / mois | Découvrez l'édition abonnés

"LES HUMAINS SONT PRESQUE ENTIÈREMENT LA CAUSE" DU RÉCHAUFFEMENT

Des premiers résultats – sous la forme de quatre articles distincts – avaient été rendus publics en octobre 2011. M. Muller avait alors annoncé qu'il pensait désormais que le réchauffement était une réalité. A ce jour, ses nouveaux résultats le conduisent à assurer que *"les humains en sont presque entièrement la cause"*. Joli pied de nez à ses financeurs, qui espéraient autre chose...

Ces nouveaux résultats sont pourtant fraîchement accueillis par certains climatologues. Pour Michael Mann, directeur du Earth System Science Center de l'université de Pennsylvanie (Etats-Unis), *"l'annonce de l'an dernier, selon laquelle la Terre se réchauffait bel et bien, renvoyait Richard Muller à ce que la communauté scientifique savait dans les années 1980"*. *"L'annonce de cette semaine l'aligne sur la science des années 1990"*, ironise-t-il.

Kevin Trenberth, chercheur au National Center for Atmospheric Research, n'est pas plus tendre pour le repentir. *"Vous devriez l'ignorer, conseille-t-il. Rien, dans son travail, n'a été accepté pour publication, et je sais que son article principal a été rejeté par au moins deux revues."*

Interrogée, Elizabeth Muller, directrice exécutive du projet BEST, assure que l'un des quatre articles rendus publics en 2011 a été accepté, mais *"sous réserves"*, par le *Journal of Geophysical Research, Atmosphere*. Aucune autre contribution de M. Muller – notamment celle qui lui vaut d'annoncer sa "conversion" dans le quotidien *New York Times* – n'a donc pour l'heure été validée. Redémontrer le travail des autres n'est pas si évident...

n°9 - résumé oral et thème suivi

Des façades vertes pour dépolluer les rues

LE MONDE | 24.08.2012 - Par Tiphaine Honoré

Couvrir les façades de lierre ou d'autres plantes grimpantes pourrait réduire la pollution de l'air en ville dans des proportions insoupçonnées. Une bonne nouvelle, à l'heure où, à New York, Paris ou Tokyo, l'urbanisme durable s'applique à développer toitures vertes et murs végétaux.



Selon une étude de chercheurs de l'Université de Lancaster, en Grande-Bretagne, publiée par la revue américaine *Environmental Science and Technology*, les murs plantés ont le pouvoir de faire chuter de 40 % le taux de dioxyde d'azote dans l'air de nos rues, et jusqu'à 60 % celui des particules fines.

Le Monde.fr a le plaisir de vous offrir la lecture de cet article habituellement réservé aux abonnés du Monde.fr. Profitez de tous les articles réservés du Monde.fr en vous abonnant à partir de 1€ / mois | Découvrez l'édition abonnés

Ces substances nocives, rejetées notamment par les moteurs diesel, sont à l'origine de nombreuses infections respiratoires et augmentent les risques de maladies cardio-vasculaires et de cancer du poumon.

De précédentes études avaient conclu que, à l'échelle d'une ville, développer la végétation n'améliorait qu'à la marge (environ 5 %) la qualité de l'air. Pour les chercheurs de Lancaster, c'est oublier qu'en ville la pollution s'accumule davantage dans les rues étroites, hautes et mal ventilées, qu'ils appellent "*rues canyons*".

FILTRES À AIR URBAINS

Dans ces passages, la capacité des façades à "fixer" les particules et le dioxyde d'azote serait bien supérieure lorsque les bâtiments sont couverts de verdure. "*Nous avons observé que ces murs de végétaux pouvaient être un moyen stratégique et simple de reprendre le contrôle sur nos problèmes de pollution locale*", résume Robert MacKenzie, coauteur de la publication.

Pour Damien Cuny, de la faculté des sciences pharmaceutiques et biologiques de Lille, ces résultats doivent être accueillis avec prudence. L'impact des murs végétalisés dans les "*rues canyons*" a été calculé par ordinateur, en utilisant des modèles numériques. "*Les simulations ne sont pas forcément confirmées par les expériences sur le terrain*", prévient le chercheur.

Les réactions des espèces végétales à différents milieux ou la concentration des polluants peuvent faire varier les résultats. "*La fixation des particules fines est admise mais, pour les gaz comme le dioxyde d'azote, elle est plus aléatoire*", souligne M. Cuny.

La capacité des végétaux à jouer les filtres à air urbains – ils absorbent aussi le CO₂ et l'ozone et fixent les poussières – est pourtant bien l'une des vertus recherchées par le plan français, lancé en 2009, pour "*restaurer et valoriser la nature en ville*".

n° 10 - travailler la lecture à haute voix et faire un compte-rendu oral

BBC Learning English Words in the News Sporting rich list **21 June 2012**

Words in the News © British Broadcasting Corporation 2012 Page 1 of 2 bbclearningenglish.com

The latest list of the world's highest paid sportsmen is headed by two boxers. Floyd Mayweather Junior, who is serving a jail sentence for domestic violence, was the highest paid over the past year. He's followed by the Filipino fighter Manny Pacquiao. Tiger Woods, who's been on top since 2001, has slipped to third place. The BBC's Alex Capstick reports.

So the best paid sportsman over the past year is in prison. Floyd Mayweather Junior, otherwise known as "the money", pocketed \$85 million from his two fights. He's now taking an enforced break while he serves a three-month sentence for domestic battery.

He will return to the ring after his release but not to face the man who was in second place. That's because Manny Pacquiao, who made \$62 million, lost his World Welterweight title last month. The mega bout all boxing fans have craved for remains only a distant possibility.

The list compiled by Forbes Magazine took into account prize money and endorsements. A drop in sponsorship earnings meant Tiger Woods fell to third place, after his decade-long reign on top. David Beckham, who plays in the unheralded US league, was the highest ranked footballer. He scooped \$47 million. American football is the most heavily represented sport with 30 NFL players in the top 100. The list featured only two women, both tennis stars - Russia's Maria Sharapova and China's Li Na.

n°11 - travailler la lecture à haute voix et résumé/commentaire

BBC Learning English Words in the News The Crying Games **9 August 2012**

Words in the News © British Broadcasting Corporation 2012 Page 1 of 2 bbclearningenglish.com

The Olympic Games could be renamed the Crying Games; such is the outpouring of emotion at London 2012.

Beth McLeod reports for the BBC:

As the national anthem of the Dominican Republic played, Felix Sanchez cried uncontrollably. The winner of the 400m hurdles took deep breaths, trying to regain his composure, but his bottom lip continued to wobble and his tears continued to flow. He is not the only one to have shown his soft side at London 2012. Countless athletes across all disciplines have been weeping on podiums. The former Olympic table tennis player, Matthew Syed, says this wellspring of emotion is understandable.

Matthew Syed, former Olympic table tennis player:

This is one of the great joys of the Olympics. It is like a wonderful opportunity to experience emotional intensity, for us as viewers, for the athletes too. And when you deconstruct what they've gone through to get to this stage: the sacrifices, all of the hardships, the ambitions, the neurosis, that is bound up in that moment, you can kind of understand why it sometimes gets too much for them.

All that pressure leads to tears of despair as well. The Chinese weightlifter, Wu Jingbao, said he was ashamed for disgracing the motherland after failing to win gold. And the Olympic hosts - famed for their stiff upper lip - have been choking up along with the best of them. The British Olympic champions Victoria Pendleton, Chris Hoy, and Jess Ennis, all wept openly as they collected their medals.

n° 12 - travailler la lecture à haute voix, présenter oralement et traduire

BBC Learning English Words in the News

US drought pushes up food prices

30 July 2012

The US is bracing itself for higher food prices next year as a record drought continues to plague farmers in many parts of the country. The US Department of Agriculture says the cost of beef and dairy products are likely to rise 1% higher than the normal rate of inflation. Jane O'Brien reports for the BBC:

The drought affecting large parts of the Midwest has withered corn and soybeans in the fields. Those are the staple crops most commonly used to feed animals. As a result, beef, pork and dairy prices are expected to jump next year – but fruit and vegetables will not be affected because those crops are usually irrigated. The department of Agriculture had been predicting a bumper year for corn, but didn't realise how bad the drought would get when it made its food price projections last month. Other countries will also be affected, because US food exports have jumped dramatically in the past few years.